



Rives méditerranéennes

39 | 2011

Entre recherche et expertise : itinéraires en villes-ports

Sens et conscience de la recherche urbaine

Manel Kabouche et Rémi Baudouï



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4052>

DOI : 10.4000/rives.4052

ISBN : 978-2-8218-0940-6

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 26 juin 2011

Pagination : 137-142

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Manel Kabouche et Rémi Baudouï, « Sens et conscience de la recherche urbaine », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 39 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4052> ; DOI : 10.4000/rives.4052

Sens et conscience de la recherche urbaine

Manel KABOUCHE, Rémi BAUDOÛ

La question que nous nous sommes posée nous a longtemps interdit de rédiger quelque lignes que ce soit sur Rachel. Comment en effet parler de quelqu'un qui fut à la fois une élève, une amie et dont la complicité ne s'est jamais démentie pendant de très longues années, même si les chemins de la vie nous ont souvent séparés ? Il est vrai que la souffrance de la perte n'aide guère à penser autrement qu'en terme de compassion, de mots et complaints dont on peut aisément décrire les dimensions obligées. Comme dans toute situation identique de l'amitié et de la complicité, la disparition précoce de Rachel a laissé en nous un vide immense. Et plutôt que de tenter de suturer la plaie, nous nous sommes évertués à poursuivre nos missions et nos engagements avec une béance en nous. Et pour mieux supporter l'insupportable, nous nous sommes implicitement interdit de parler d'elle.

Nous voudrions ici dépasser le cadre émotionnel des larmes et de la douleur pour témoigner au plus près de sa trajectoire scientifique et de la dimension originale de son enseignement. Nous nous appuyerons à la fois sur nos souvenirs et les travaux qu'elle a produits au fil de sa carrière. L'habilitation à diriger des recherches qu'elle a conçue en octobre 2005 est le document le plus précieux pour parvenir à nos fins. Je lui avais conseillé – bien que cela ne fasse pas l'unanimité dans notre corporation – de procéder comme Serge Berstein me l'avait indiqué en 1992 pour mon habilitation à diriger des recherches de l'Institut d'Études Politiques de Paris : engager en premier l'écriture d'une rétro-histoire dont la démarche réflexive devait offrir les moyens de percevoir ce que chaque parcours scientifique doit à son époque, ses contextes et ses cultures. Les innovations, aussi importantes soient-elles, sont à mettre en perspective avec le milieu dans lequel nous nous trouvons et les débats intellectuels du moment. Avec joie, Rachel s'est pliée à l'exercice pressentant tout ce que cela pouvait lui offrir comme moyens de redéployer ses recherches et centres d'intérêt. L'habilitation à diriger des recherches de Rachel se livre comme une sorte de journal scientifique qui permet de prendre en considération l'absolue logique et intégrité d'une démarche qui, pour être innovante, s'enracine directement dans son époque. Elle représente une sorte de legs intellectuel à destination de toute une génération de chercheurs impliqués dans la recherche urbaine.

L'entrée de Rachel dans le monde de l'urbanisme peut être datée. C'est au

milieu des années 1980 qu'elle se lance dans les études d'urbanisme. La date en soi n'aurait guère d'importance si elle ne venait nous signifier la nature même des enjeux de l'aménagement des villes. Les années 1980 ont été marquées par l'amplification de la crise économique, mais aussi par les espoirs mis dans l'alternance politique avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Pour la génération Mitterrand « changer la vie, changer la ville » prenait un sens nouveau. Les lois de décentralisation de 1982 semblaient annoncer la fin de la suprématie de l'État sur les questions d'urbanisme, suprématie concrétisée par le régime de Vichy dans sa haine du système républicain de la III^e République. La politique de la Ville venait de naître et *Banlieue 89* offrait l'espérance d'une ville solidaire et harmonieuse capable de reléguer aux oubliettes de l'histoire la ville ségrégée de la Révolution industrielle et du post-fordisme. Ce sentiment d'espérance ne fit pas l'unanimité de la nouvelle génération... L'état de grâce ne dura pas. Rachel entrée dans l'urbanisme au milieu des années 1980 pouvait-elle encore partager ces espérances-là ? Rien n'est moins sûr.

La lecture attentive de son auto-réflexion scientifique témoigne qu'il n'en fut rien. À nos espoirs naïfs d'un changement radical de société, Rachel témoigne que pour les jeunes de sa génération, le monde ne pouvait contenir les promesses auxquelles nous nous accrochions. C'est par la référence à un auteur pour lequel l'opprobre universitaire demeurait important – Paul Henry Chombart de Lauwe – qu'elle entre dans « une actualité scientifique morose centrée sur le questionnement du devenir des villes et de la validité de ses modes de production ». Ne nous trompons pas. Gaie et enjouée, Rachel n'a pas porté sur ses épaules toute la morosité de la recherche urbaine. Elle ne s'y trompe pas elle-même en postulant déjà qu'au-delà des discours et un contexte « maussade » il y avait bien place pour des découvertes et expériences enthousiasmantes. Là où nous attendions des réponses normées et globales sur la transformation des villes, elle, plus vive et non marquée du sceau de la culture de la centralisation administrative, avait déjà bien perçu que la fin de l'État-providence dans l'urbanisme allait ouvrir un foisonnement d'initiatives au sein desquelles le chercheur devait repérer les innovations, les analyser et les commenter pour œuvrer à leur connaissance et reconnaissance. Nous retrouvons là un de ses traits de caractères essentiels, qui explique l'intérêt de ses travaux. Au-delà des grands récits historiques, il y a place chez elle à des découvertes qui ouvrent la voie à de nouvelles façons de penser mais aussi de faire. Écrire sur la ville et ses acteurs exigeait de faire preuve d'une immense curiosité pour rechercher, traquer, soupeser les innovations à analyser et à restituer à la communauté scientifique. De ce premier prédicat en découle un autre : celui de considérer que la recherche en urbanisme n'a de sens que si elle ouvre sur une confrontation avec les milieux professionnels et les acteurs de terrain. Ce second message fut appliqué à la lettre au cours de ses nombreuses recherches. Mais bien plus que de le revendiquer pour les autres et d'en faire un

cheval de bataille au service de quelque gloire que ce soit, elle l'appliqua pour ses propres travaux laissant liberté à tous d'exprimer leurs points de vue et leurs divergences en la matière.

Dès son entrée dans la recherche, Rachel avait rejoint le clan des chercheurs en sciences sociales marqués par les travaux de Michel Foucault et autres penseurs de la construction des savoirs. Dans l'esprit même de Rachel, il eut été pour le moins stupide de la qualifier de foucaldienne. Cela aurait indubitablement suscité en elle un sourire. Quelle méconnaissance de sa propre démarche scientifique ! Comme nombre de chercheurs en sciences sociales d'aujourd'hui, Rachel ne pouvait être le produit d'une seule pensée aussi géniale fut-elle. Son raisonnement se forge par assemblage de pensées et dans la recherche de nouvelles voies méthodologiques articulant les unes aux autres dans une exigence d'interdisciplinarité. Faisons preuve de prudence méthodique. Que pourrait-elle devoir à Foucault ? Où pourrions-nous trouver trace de ce philosophe dont aucun texte n'est cité dans son habilitation ? Elle pourrait se nicher dans le postulat élémentaire qu'elle affiche au long de sa carrière et de ses écrits. L'urbanisme « plus qu'une discipline est un vaste champ intellectuel où fusent et se télescopent les idées dans le cadre de débats stimulants ». Parler de champ, d'espace et non de discipline, c'est accepter et reconnaître que l'urbanisme n'est pas science mais *tekné* et qu'à ce titre elle relève de savoir-faire plus que de savoir. La pensée de Rachel fut celle d'une réflexion sur les agencements et les dispositifs au sens foucaldien du terme. Dans ses analyses sur les reconversions portuaires, son travail scientifique a porté sur la complexité toujours renouvelée du jeu des acteurs dans leurs densités et leurs contradictions d'intérêts et d'expertises. Les complexités, le plus souvent décrites sur le plan procédural, s'expliquent en réalité par la multiplicité des intérêts divergents des acteurs et donc par des rapports de force qui entremêlent arguments techniques, *a priori* culturels et stratégies de corps. Rachel décrit la reconversion des zones urbano-portuaires comme des conflits de représentations mais aussi comme des rapports de force et de concurrence entre municipalités et acteurs industriels.

Son acquisition conceptuelle sur les savoirs, les enjeux de compétence et les métiers ne prend guère de place dans son habilitation. Elle pourrait même passer inaperçue si on n'y prêtait guère d'attention. Pourrait-on l'en blâmer ? Certainement pas. Car aucune intention maligne ne saurait l'expliquer. Sans doute devrions-nous seulement le comprendre par le fait que cette acquisition fut première, en quelque sorte innée, et non produite directement à l'université. L'habilitation à diriger des recherches en tant que mémoire codifié doit s'ouvrir sur la naissance de *l'homo academicus*. Il présuppose la mise en valeur des déterminants institutionnels de sa carrière au détriment de tous les cheminements extra-universitaires. Rachel ne pouvait donc échapper aux cadres et attendus de l'exercice conventionnel auquel elle avait accepté de souscrire. Il nous est aisé d'illustrer ce passage à l'origine de notre rencontre.

Cette rencontre s'est produite dans le cadre de l'Institut Français d'Architecture (IFA) créé à la fin des années 1970 pour promouvoir la réflexion sur une architecture de qualité au moment même où les exigences d'un retour au projet justifiaient le réexamen de la production des cinquante dernières années. Sous la direction de Jean-Pierre Epron ancien, enseignant de l'École d'Architecture de Nancy, le département « professions » était engagé dans un travail de longue haleine portant sur l'histoire de la production architecturale, du rôle de l'Académie d'architecture dans la production des normes du contrôle architectural. Cette histoire de l'architecture, constituée à partir des enjeux de doctrine, mais aussi du modèle d'émulation et de compétition de l'École des Beaux-Arts postulait qu'à l'instar du modèle foucauldien de la prison et des institutions de l'enfermement comme l'hôpital général, la production publique de l'architecture banale renvoyait à la constitution de modèles formels et spatiaux. Expression d'une norme sociale collective, ces derniers ne pouvaient être analysés sans intégrer la force des institutions professionnelles, celle des tutelles administratives de l'architecture et le monde professionnel du jugement et du bon goût. Dans les temps mêmes où il poursuivait ses propres objectifs d'analyse sur l'Académie Royale d'architecture, l'École des Beaux-Arts et les différents modèles des sociétés d'architecture, Jean-Pierre Epron s'engageait dans une analyse contemporaine et plus actualisée de la crise du système du contrôle et des normes architecturales à partir de l'étude professionnelle du corps des Architectes des Bâtiments de France (ABF) ou encore de la reconstruction de la seconde guerre mondiale. Jean-Pierre Epron ne travaillait pas seul. Il était entouré de praticiens et débattait avec de nombreux intellectuels tel François Ewald, ancien assistant de Michel Foucault, pour sa part engagé dans ses recherches doctorales sur l'État-providence et son système des normes assurantielles. Jean-Pierre Epron fédérait autour de lui une part non négligeable de la recherche architecturale. Nommée chargée de recherche documentaire dans l'équipe de Jean-Pierre Epron, Rachel eut le privilège de pouvoir entrer de plain-pied dans la recherche architecturale en s'interrogeant sur les contradictions pouvant exister entre la revendication du geste architectural et la production sociale de l'architecture. Elle travailla directement sur l'anthologie *Architecture et constructeurs au XX^e siècle* commanditée par la Société Centrale immobilière de la Caisse des Dépôts et Consignations (SCIC) qui avait confié à Jean-Pierre Epron la mission de former ses maîtres d'ouvrage publics aux enjeux de la qualité architecturale. Dans ce cadre, elle travailla sous notre direction sur les archives du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) récemment ouvertes à la consultation. Elles offraient les moyens de saisir les mutations exemplaires du contrôle architectural et de l'esthétique du bon goût à travers l'émergence d'une administration centralisée et décisionnelle en matière de prescriptions de normes techniques, sociales et culturelles. En collectant les informations sur la mise en œuvre de procédures d'innovation techniques en vue

d'augmenter la capacité de production de logements pour faire face à la crise de 1929 et aux destructions de la Seconde Guerre mondiale, Rachel comprit vite que l'architecture n'est pas une question de geste purement créatif, qu'en l'occurrence le geste architectural si tant est qu'il puisse exister, n'en demeure pas moins inséré dans un ensemble de normes sociales et culturelles d'acceptabilité. Cette leçon des travaux de Jean-Pierre Epron l'a marquée. On ne peut manquer de souligner la permanence de l'interrogation de Rachel au cours de sa carrière sur les conditions de production de l'architecte et sur les processus de création architecturale. Ses activités de recherche au sein du département « professions » ont joué un autre rôle primordial dans la découverte de la thématique de recherche sur laquelle elle fonda toute sa carrière, la ville et le port. C'est dans le cadre d'une coopération avec les services d'urbanisme de la ville de Dunkerque, que nous fûmes amenés à aborder les enjeux de restructuration urbaine liés à l'évolution portuaire. En 1987, au moment où la crise des chantiers navals et la fermeture du site de la Normed engageaient la constitution de plus de 180 hectares de friches industrielles, nous étions sur place pour penser le devenir de l'opération en bord de mer des îlots bleus, opération de logements bâtie pour la reconstruction, et reléguée tel un navire échoué entre la plage et le port historique devenu obsolète. Sans nous en rendre compte, Rachel avait mieux que nous perçu les enjeux que constituaient pour les acteurs locaux le déploiement d'une réflexion sur le devenir économique et immobilier de la ville désormais à même de pouvoir s'ouvrir sur le port et la mer. Rachel le reconnut dans son habilitation. L'expérience de l'IFA fut déterminante pour la suite de sa carrière. L'opération *Neptune*, première grande opération de reconversion industrielle portuaire lancée en France, fut son premier terrain d'études.

Son entrée dans le laboratoire LEDALOR à l'Institut d'Urbanisme de l'Université Paris XII et sa rencontre déterminante avec Claude Chaline lui permit de s'inscrire dans l'action de recherche « ville et port » conduite par le Plan Construction et Architecture (PCA). Elle s'intégrait dans un réseau international de chercheurs partageant les mêmes motivations intellectuelles sur les questions de restructuration et de régénération urbaine. Elle rencontra des enseignants-chercheurs, tel Claude Prelorenzo avec lesquels s'engagea un dialogue intellectuel.

Peu après sa soutenance et son accès au rang professoral, ma doctorante Manel Kabouche devenait à son tour attachée temporaire et d'enseignement auprès d'elle. Rachel, qui avait travaillé sous ma direction, offrait à ma doctorante les moyens de se former à son tour à l'enseignement et à la pédagogie du projet urbain et architectural. Nombreux furent les débats qu'elles engagèrent ensemble sur l'évolution du projet urbain des points de vue des acteurs publics et privés et leurs perceptions et représentations de l'espace aménagé.

Elle transmettait aux étudiants les fruits de ses recherches. Son jugement

se nuancait. Ce qui avait forgé son enthousiasme de jeune chercheur était désormais tempéré par les résultats plus circonspects de ses analyses. Sans néanmoins parler d' 'occasions' perdues comme avait pu le faire Anatole Kopp pour les reconstructions de la Seconde Guerre mondiale, Rachel concédait que les grandes opérations portuaires de régénération urbaine qui avaient fait l'objet de 'marchandages' entre publics et acteurs privés avaient conduit à l'abandon, plus ou moins important selon les cas, des principes de l'intérêt général. À l'heure où le concept de gouvernance devenait le maître mot de référence de la recherche urbaine, sa parole libre prenait le contre-pied du 'politiquement correct'. Et si, après tout, l'urbanisme de compromis tant vanté par l'administration et les élites publiques ne produisait-il pas un résultat inverse à celui escompté ? Dans son habilitation, Rachel rappelle que « l'urbanisme a désormais perdu sa capacité à faire émerger de véritables projets ». Nous retiendrons la dimension contestataire de ses résultats de recherche, et par voie de conséquence, la solitude dans laquelle ces derniers l'engageaient. Car « la grande messe du projet urbain » domine toujours la scène, pourtant bien étriquée, de la réflexion aménagiste présente. C'est pour ces raisons que Rachel envisageait, pour confirmer ses analyses, de s'engager dans l'évaluation des grandes opérations urbaines. Il s'avérait nécessaire pour elle de poursuivre de manière dynamique une réflexion à destination des opérateurs et professionnels de l'urbanisme.

Parallèlement à ses travaux, Rachel avait compris la nécessité de s'impliquer dans l'enseignement. Elle y voyait le moyen de rendre compte de ses résultats de recherche et de faire prendre conscience aux étudiants des impasses dans lesquelles l'urbanisme pouvait se placer et demeurer. Tous ceux qui ont suivi ses enseignements gardent précisément en mémoire la passion avec laquelle elle se dévouait à sa mission de pédagogue, les nouvelles pistes de réflexion qu'elle engageait mais aussi les « coups de gueule » qu'elle pouvait prodiguer contre 'l'establishment' de l'aménagement et les récits convenus distillés au fil des journaux professionnels. Peu d'enseignants sont susceptibles de transmettre leur passion aux étudiants. La passion qu'elle prodiguait, relevait tant de son travail de chercheur que de sa lutte contre tous les conformismes intellectuels, académiques et professionnels. On aimerait revenir sur le mot « passion » et tenter d'expliquer à quel point, au-delà du professionnalisme, de l'exigence et de la rigueur qui accompagnait sa démarche scientifique, l'émotion fut toujours sous-jacente à son travail. En ce sens, elle manifesta un intérêt toujours renouvelé pour l'architecture voyant dans le projet le mode de dépassement des contraintes d'un urbanisme basé uniquement sur l'apport des sciences sociales. Les processus de conception et de création architecturale la fascinaient. Rachel est restée toute sa vie fidèle à ses convictions et ses passions.